

RÉCRÉATIONS

DE

L'ÉCOLE MILITAIRE.

BATAILLES DE BAUTZEN ET DE WURSCHEM.

I.

BAUTZEN.

Après la bataille de Lutzen si glorieuse pour nos armes, l'empereur Napoléon ne donna qu'une nuit de repos à son armée. Le 5 mai, dès le point du jour, elle se mit en mouvement et suivit l'ennemi sur la route de Dresde. Chaque corps, conservant son ordre de bataille, traversa l'Elster sur différens points. Le prince Eugène joignit l'ennemi à Colditz, et dans divers engagemens qu'il eût avec l'arrière-garde de l'armée combinée, il eut constamment l'avantage.

Les Russes et les Prussiens avaient coupé tous les ponts jetés sur l'Elbe et s'étaient retirés sur la rive droite. Les Français arrivèrent à Dresde le 8. L'ennemi tenait encore dans la ville neuve ; mais Napoléon le fit attaquer si vivement, qu'il n'eut que le temps de se sauver, laissant une partie de son artillerie au pouvoir des Français.

Le fidèle roi de Saxe qui s'était retiré à Prague, revint aussitôt vers Dresde. L'empereur Napoléon fut au devant de lui, et le 12, il fit sa rentrée solennelle dans la capitale de son royaume, au bruit du canon, au son des cloches et aux acclamations du peuple et des troupes. Napoléon, son protecteur et son ami, marchait à ses côtés.

Toutefois, les alliés s'étaient retirés

sur Bautzen, dans un camp retranché qui, dès le mois de février, avait été garni d'ouvrages immenses qui semblaient devoir le rendre inexpugnable. Le 14 mai, ils furent rejoints par le corps du général Barklay de Tolly.

De son côté, l'empereur Napoléon avait également dirigé son armée sur Bautzen. Le 19, au soir, il était en présence de l'ennemi et avait pris toutes ses dispositions pour une bataille générale.

La gauche des alliés s'appuyait sur Bautzen, petite ville qu'ils avaient crénelée ; elle protégeait et soutenait leur centre ; la droite s'était établie sur des mamelons fortifiés, entre Pliskowitz et Krechwitz. En 1758, Frédéric-le-Grand, battu par le maréchal Daun, s'était retranché dans la même position. Ce souvenir historique d'un mauvais présage pour le roi de Prusse l'engagea, dit-on, à porter son quartier-général à Kamschutz : l'empereur Alexandre, qui, depuis la bataille de Lutzen, avait pris le commandement de l'armée coalisée, avait le sien à Wurschen.

Le front des alliés, protégé par la Sprée, se développait sur une lieue et demie de terrain.

La grande armée française, renforcée d'environ trente mille hommes, dont huit mille de la garde, s'élevait à cent cinquante mille combattans.

Le 20, à quatre heures du matin,

Napoléon se place sur une hauteur, en arrière de Bautzen, et ordonne l'attaque. A sa voix, quatre de ses lieutenans s'avancent par quatre directions différentes, pour franchir la Sprée. Le duc de Reggio, qui commande la droite, passe la rivière à Grabchutz; le duc de Tarente, chargé de l'attaque de Bautzen, la traverse sur un pont de pierre qu'on croyait coupé; un pont de chevalets est jeté près de Seydan par le duc de Raguse, qui opère son mouvement au dessous de cette ville, malgré une vive fusillade des Prussiens. Le duc de Trévisé, à la tête de la réserve de la garde, s'avance en seconde ligne, tandis qu'à la gauche des Français, le général Bertrand, menace la droite des alliés, commandée par le feld-maréchal Blücher. Le duc de Dalmatie dirige toutes ses opérations sous les yeux même de l'empereur, et le maréchal Ney force le passage de la Sprée à Klix, malgré les efforts de Barklay, et, sans s'arrêter, il se dirige sur Wurschen où, comme je vous l'ai déjà dit, mes jeunes amis, Alexandre avait établi son quartier-général.

A midi, le grand mouvement ordonné par Napoléon est exécuté. A midi, la canonnade se fait entendre et la grande, la terrible bataille commence! La cavalerie ennemie fait de vains efforts pour arrêter la marche rapide de nos jeunes soldats: plusieurs charges viennent échouer contre leurs baïonnettes.

Le duc de Raguse, après avoir culbuté tout ce qu'il rencontre, après le combat le plus vif et le plus opiniâtre, s'empare de Seydan. Pendant ce temps, les marins de la division Compans attaquent Bautzen, et les voltigeurs, s'élançant par les rochers qui sont au pied des retranchemens dont était couverte la ville du côté du faubourg dit *des Vandales*, s'emparent de la batterie avancée, escaladent les remparts et se précipitent dans la ville. Dans le même moment, le duc de Tarente engage avec Miloradowitch une lutte sanglante que l'impétuosité française décide bientôt en notre faveur; le général russe, enfoncé sur tous les points, est chassé des hauteurs de Prieswitz, où nos soldats prennent position.

Sur ces entrefaites, le duc de Reggio attaque et culbute le général Gortschakow, gagne les montagnes et canonne sa cavalerie pendant plus d'une lieue.

D'un autre côté, Bertrand, non moins heureux, s'empare de toutes les positions sur lesquelles il se porte. Que vous dirai-je de plus, mes enfans? à deux heures, les armées sont aux prises sur toute la ligne. Après cinq heures du combat le plus acharné, où nos conscrits firent des prodiges, où tous nos généraux se couvrirent de gloire, les Russes et les Prussiens, battus sur tous les points, sont rejetés dans leurs retranchemens, et l'armée française, à sept heures du soir, occupait toutes les positions dont l'ennemi était maître le matin. Une heure après, Napoléon entrait dans Dresde et y établissait son quartier-général.

II.

WURCHEN.

La bataille de Bautzen, mes jeunes amis, n'était que le prélude d'une bataille plus sérieuse et plus sanglante encore.

L'empereur Alexandre, dans la prévision de l'échec qu'il venait d'éprouver, avait pris toutes ses mesures pour livrer une bataille décisive dans ses retranchemens mêmes, qu'il regardait ainsi que je vous l'ai déjà dit comme inexpugnables.

Napoléon, qui a deviné les intentions de son rival, fait bivouaquer en carrés les troupes aux ordres des ducs de Dalmatie, de Reggio, de Raguse et de Tarente, la garde impériale et la cavalerie de Latour-Maubourg, et pendant que son armée prend quelque repos, il passe toute la nuit à donner des ordres et à préparer de nouvelles dispositions.

Le 21 au point du jour, le duc de Reggio était déjà aux prises avec l'ennemi, qui pour n'être pas coupé de la route de Lobau y a porté toutes ses forces. L'empereur a reconnu la veille toutes les positions des alliés: mais malgré une canonnade qui faisait trembler la terre, il veut les parcourir encore, ce qu'il exécute avec le plus grand soin, et au milieu des plus grands dangers. Revenu au centre de son armée, il se décide, d'après la reconnaissance qu'il vient de faire, à porter le coup décisif sur la droite de l'ennemi. Le maréchal Ney, dont il connaît l'intrépidité, est chargé de cette grande opération, d'où dépend le sort de la journée; mais cet important



mouvement ne pouvant être exécuté avant midi, il fait annoncer à toute l'armée que l'attaque générale aura lieu à une heure, et qu'à trois la bataille sera gagnée.

Pour couvrir sa véritable attaque, il ordonne aux ducs de Tarente et de Reggio d'entretenir le combat contre Miloradowitch dont les troupes forment l'aile gauche des ennemis, et lui se charge de tenir le centre en échec. C'est alors qu'après avoir regardé à sa montre, il dit au généraux qui l'entouraient : « Dans » trois heures Ney écrasera l'aile droite » d'Alexandre, dans deux heures nous » devons commencer à agir sérieuse- » ment, je puis donc prendre deux heures » de repos. »

Et il descendit de cheval, et malgré le bruit de la bataille, malgré la plus effrayante canonnade, quoique le terrain sur lequel il venait de se coucher fût sillonné par les boulets ennemis, il dormit paisiblement jusqu'à midi (1).

Pendant son sommeil, le combat se

soutint avec une telle opiniâtreté à la gauche, que l'empereur Alexandre convaincu que tous les efforts de Napoléon se porteraient sur ce point, y envoya de nouvelles troupes. A son réveil, l'empereur trouvant que l'aile gauche ennemie était fortement engagée, jugea que Ney devait avoir commencé à agir d'une manière décisive à l'aile opposée.

En effet, ce maréchal ayant attaqué et enfoncé le corps de Barklay de Tolly, avait passé la Sprée et l'avait poursuivi jusqu'au village de Preitz, dont il s'était rendu maître à 10 heures.

Toutefois, Blücher, que Ney avait alors en tête, sentant que si le général français restait maître de ce village, il serait obligé de quitter sa position, y envoie de si nombreux renforts, que Ney malgré la valeur de ses troupes est obligé de l'abandonner ; mais les Prussiens ne purent aller au-delà. Nos batteries établies sur les hauteurs les arrêterent.

Dans ce moment, l'empereur jugeant le centre de l'ennemi suffisamment dégarni par les troupes qu'il avait détaché pour soutenir sa droite, résolut d'attaquer Blücher de front. A cet effet, le duc de Dalmatie se porte en avant, culbute

(1) C'est par erreur que ce fait remarquable et caractéristique a été rapporté dans le récit de la bataille de Lützen.

toutes les troupes qui lui sont opposées, et vient canonner de front les retranchemens de Krekwitz. Notre artillerie, admirablement servie fait taire celle de l'ennemi, et bien que Blücher rappelle à lui sa réserve qui venait de reprendre Preititz, les hauteurs et le village de Krekwitz sont emportés au pas de course.

Le général York s'avance à son tour pour reprendre ce village. Le duc de Dalmatie qui poursuit Blücher va se trouver attaqué par des troupes fraîches et supérieures en nombre. L'empereur voit le danger que court son lieutenant ; en vingt minutes, avec la garde, la cavalerie de Latour-Maubourg et une nombreuse artillerie, il atteint le général York, le prend en flanc, en faisant face au centre de l'armée, et le chasse de ses positions. Pendant ce temps, le général Morand enlève le mamelon de Keekwitz dont Blücher avait fait le principal point d'appui de l'armée coalisée, et où il croyait pouvoir braver tous nos efforts. Débordé sur sa gauche, attaqué de front, pris à revers par trois maréchaux, ce général se retire dans le plus grand désordre sur Barschwitz, où Bertrand le suit l'épée dans les reins.

Après avoir cuibuté le général York, l'empereur en personne attaque et enfonce le général en chef Wittgenstein ; à dater de ce moment, l'ennemi ne se battit plus que pour opérer sa retraite. Il était trois heures, et comme l'avait annoncé Napoléon au commencement de la bataille, la victoire était complète à l'heure précise qu'il avait fixée. Dix-huit mille alliés restèrent sur les retranchemens de Bautzen, et Napoléon plein d'admiration pour son armée, presque entièrement composée de jeunes soldats à peine sortis de leurs dépôts ou de leurs villages, décréta qu'un monument serait érigé sur le mont Cenis et consacrerait ainsi à jamais sa reconnaissance envers ses soldats de France et d'Italie.

III.

DUROC.

Ici devait se terminer mon récit, mes jeunes amis, je devais vous laisser heureux de nos succès et fiers du grand homme qui dirigeait nos armées ; mais, Dieu qui veut de lui donner deux fois

la victoire, devait le frapper, le lendemain, dans la personne du meilleur de ses amis, dans l'un des hommes les plus honorables de l'empire. C'est pour vous le faire connaître que j'ai prolongé cet article.

Le 22, l'armée, dès quatre heures du matin, s'était mise à la poursuite de l'ennemi ; le général Miloradowitch commandait l'arrière-garde ; au moment où il était délogé des hauteurs où il avait pris position, le lieutenant-général comte Bruyère, l'un des vétérans de l'armée d'Italie, est tué sous les yeux de l'empereur, et un chasseur de son escorte tombe mort presque sous les pieds de son cheval.

« Duroc, — dit tristement l'empereur au duc de Frioul qui marchait à ses côtés, — la fortune nous en veut bien, aujourd'hui. » Dans le même moment apprenant que l'ennemi résistait encore du côté de Makersdorf, il lance son cheval au galop ; et comme il descendait un chemin creux pour se porter sur une hauteur voisine, un boulet perdu ricoche contre un arbre, tue raide le général Kirgener, et ouvre le bas ventre au grand maréchal Duroc. L'empereur gravissait la hauteur en galopant, lorsqu'un aide-de-camp d'Oudinot accourt et lui annonce la mort de son ami, du duc de Frioul. — « Ce » n'est pas possible ! — dit Napoléon ; — Je lui parlais tout à l'heure. » Mais, pâle et défait, il revient sur ses pas, accompagné des ducs de Dalmatie et de Vicence. Lorsqu'il arriva, les docteurs Larrey et Yvan étaient déjà près du brave Duroc.

Voici, mes jeunes amis, comment le bulletin rapporte cette triste entrevue : « Napoléon trouva le duc de Frioul » avec toute sa connaissance, et mon- » trant le plus grand sang-froid : le duc » serra la main de l'empereur, qu'il » porta à ses lèvres. — « Toute ma vie, » — lui dit-il, — a été consacrée à » votre service, et je ne l'a regrette que » pour l'utilité dont elle pourrait vous » être encore. » — « Duroc, — lui dit » l'empereur, — il est une autre vie ; » c'est là que vous irez m'attendre et » que nous nous retrouverons un jour. » — Oui, sire ; mais ce sera dans trente » ans, lorsque vous aurez triomphé de » vos ennemis, et réalisé toutes les es- » pérances de notre patrie. J'ai vécu en

» honnête homme , je ne me reproche
» rien. Je laisse une fille , votre majesté
» lui servira de père. »

Dans le plus grand accablement, gardant le plus profond silence, l'empereur resta un quart d'heure appuyé sur la main du grand maréchal. Duroc rompit le premier le silence : — « Ah ! sire, — » lui dit-il, — retirez-vous, ce spectacle » vous peine. » — Napoléon, s'appuyant alors sur le dos du duc de Dalmatie, s'éloigna sans pouvoir dire autre chose que : « *Adieu donc, mon ami!* » Duroc vé-

cut douze heures encore. Napoléon perdait en lui, non seulement un compagnon d'armes, mais un ami sûr et dévoué. Afin d'éterniser le souvenir de leur amitié, il fit transporter le corps du duc de Frioul à Paris, dans l'église des Invalides, pour y recevoir les honneurs funèbres. Il acheta la maison où il était mort et la donna au pasteur du village de Makersdorf, à condition de placer et de conserver à la place qu'occupait le lit du grand maréchal une pierre avec cette inscription :

ICI LE GÉNÉRAL DUROC,
DUC DE FRIOUL,
GRAND MARÉCHAL DU PALAIS DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,
FRAPPÉ D'UN BOULET,
A EXPIRÉ DANS LES BRAS DE SON EMPEREUR ET DE SON AMI.

« Banni du monde entier sur la roche
» de Sainte-Hélène, — dit M. de Norvins,
» — Napoléon mourant fut fidèle au sou-
» venir de Makersdorf, et consacra par

» sa dernière volonté, le dernier vœu du
» duc de Frioul pour sa fille.

ANTONIN DE VILLARS.

STÉPHANIE,

OU

L'AMBITION.

(Suite.)

Pendant la semaine qui suivit, Stéphanie, grace au babil d'Emilie de Carrey, sa nouvelle amie, acheva de connaître le caractère de ses compagnes et l'esprit de l'institut ; les brigues intérieures qui agitaient cette petite république de jeunes filles, en dépit de la surveillance et des bonnes intentions des maîtresses, et les partis qui les divisaient selon qu'elles étaient

Allemandes ou Françaises, protestantes ou catholiques, de haute ou de basse noblesse. — Tu verras, — continua Emilie, — tu verras comme tout cela se démène quand il s'agit de nommer la rosière ! rien n'est plus amusant. — Il y a donc une rosière ? — reprit Stéphanie. — Oui, à l'époque du 1^{er} de mai, on proclame à la majorité des suffrages



Journal

Des

Enfans



7

